

L'ÉTRANGER. — Non, je ne suis arrivé qu'hier soir ; je suis descendu à Auray, à l'hôtel, et je me promenais pour voir le pays, qui m'a semblé joli, lorsque je t'ai vu entrer à la chapelle ; je t'y ai suivi, et je me suis placé dans un coin obscur. Tu priais avec tant de ferveur et tu pleurais si amèrement, que j'ai de suite pris intérêt à toi ; tu as parlé haut en priant, et ce que tu disais a augmenté cet intérêt. Ton cousin est venu ; j'ai entendu votre conversation. J'ai fait le voleur pour vous donner une leçon de prudence ; il ne faut jamais compter son argent sur les grandes routes, ni dans les anberges, ni devant des inconnus. Je viens dans le pays pour voir l'église de Sainte-Anne qui va être reconstruite. Je veux voir le vieux sanctuaire avant qu'on le détruise.

JEAN. — J'avais donc raison ! Vous n'êtes pas un voleur ! Je l'avais deviné bien vite à votre mine. Mais, monsieur, puisque vous restez dans le pays, voulez-vous tout de même donner à maman les vingt francs que voici.

Jean lui tendit les vingt francs. L'étranger sembla hésiter ; mais il les prit, les remit dans dans sa poche, et serra la main de Jean en disant :

“ Ils seront fidèlement remis ; je te le promets.

— Merci, monsieur ”, répondit Jean tout joyeux.

Ils continuèrent leur route : Jean gaiement ; l'étranger avec une satisfaction visible, et témoignant une grande complaisance pour son petit protégé ; Jeannot, triste et ennuyé du guignon qui le poursuivait et qui le mettait toujours au-dessous de Jean.

“ Voyez, pensa-t-il, cet étranger, qui ne le connaît pas plus qu'il ne me connaît, se prend de goût pour lui, et moi il ne m'aime pas ; il appelle Jean mon ami, mon brave garçon, et moi, pleurard, pleurnicheur, jaloux ! Il cause avec Jean ; il semblerait qu'ils se connaissent depuis des années ! Et moi, il ne me parle pas, il ne me regarde seulement pas. C'est tout de même contrariant ; cela m'ennuie à la fin. A Paris, je tâcherai de me séparer de Jean, et de me placer de mon côté. ”

Ils arrivèrent à la ville ; il était dix heures. L'étranger les mena à l'hôtel où il était descendu. Il fit servir un déjeuner bien simple, mais copieux. Ils mangèrent du gigot à l'ail, une omelette au lard, de la salade, et ils burent du cidre. Quand le repas fut terminé, l'étranger se leva.

“ Jean, dit-il, quand tu seras à Paris, tu viendras me voir ; je te laisserai mon adresse ; j'y serai dans huit jours. Où logeras-tu ?

JEAN. — Je n'en sais rien, monsieur ; c'est comme le bon Dieu voudra.

L'ÉTRANGER. — Où demeure ton frère Simon ?

JEAN. — Rue Saint-Honoré, no 263.
L'ÉTRANGER. — C'est bien je ne l'oublierai pas... Montre-moi donc ta bourse, que je vois si ton compte y est. ”

Jean la lui présenta sans méfiance.

“ Jean, dit l'étranger, veux-tu me faire un présent ?

JEAN. — Bien volontiers, monsieur, si j'avais seulement quelque chose à vous offrir.

L'ÉTRANGER. — Eh bien, donne-moi ta bourse, je te donnerai une des miennes.

JEAN. — Très volontiers, monsieur, si cela vous fait plaisir ; elle n'est malheureusement pas très neuve ; c'est M. le curé qui l'a donnée à maman pour mon voyage. ”

L'étranger prit la bourse après l'avoir vidée.

“ Attends-moi, dit-il, je vais revenir. ”

Il ne tarda pas à rentrer, tenant une bourse solide en peau grise avec un fermoir d'acier ; il reprit la monnaie de Jean, la remit dans un des compartiments de la bourse, mit dans un autre compartiment le papier sur lequel il avait écrit son nom et son adresse, et la donna à Jean, en lui disant tout bas, de peur que Jeannot ne l'entendit :

“ Tu trouveras tes vingt francs dans un compartiment séparé ; n'en dis rien à Jeannot, je te le défends.

JEAN. — Je vous obéirai, monsieur, pour vous témoigner ma reconnaissance. Mais j'aurais préféré que vous les eussiez gardés pour ma pauvre maman.

— Ta maman ! les aura ; sois tranquille... Chut ! ne dis rien... Adieu, mon petit Jean ; bon voyage. ”

L'étranger serra la main de Jean et fit un signe d'adieu à Jeannot ; il leur remit encore un petit paquet, et il se sépara d'avec ces deux enfants, dont l'un ne lui plaisait guère, et l'autre lui inspirait un vif intérêt.

Quand ils furent partis, l'étranger se mit à réfléchir.

“ C'est singulier, dit-il, que cet enfant m'inspire un si vif intérêt ; sa physiologie ouverte, intelligente, douce, franche et résolue m'a fait une impression très favorable... Et puis, j'ai des remords de l'avoir effrayé au premier abord... Ce pauvre enfant !... avec quelle candeur il m'a offert son petit avoir ! Tout ce qu'il possédait !... C'était mal à moi !... Et l'autre me déplaît énormément, je suis fâché qu'ils voyagent ensemble. Je les retrouverai à Paris ; j'irai voir le frère Simon ; je veux savoir ce qu'il est, celui-là. Et si je le soupçonne mauvais, je ne lui laisserai pas mon petit Jean. Il gardera l'autre s'il veut. J'ai fait un échange de bourse qui profitera à Jean ; la sienne est décousue et déchirée partout ; c'est égal, je veux la garder ; cette aventure me laissera un bon souvenir. ”